

IRENEE FOGNO CHEDJOU

Université catholique de Louvain

Alberto Moravia et la représentation de la Chine dans *Cina* 1937: la révélation de soi au contact de l'autre

Introduction

Au début du XXe siècle, la littérature de voyage a connu un essor resplendissant en Italie. De nombreux écrivains italiens parmi lesquels figure Alberto Moravia, des journalistes et correspondants de journaux et de magazines italiens se sont intéressés à la pratique du voyage et la production littéraire italienne s'est enrichie d'une multitude de récits¹ de voyage sur la Chine, pays mythique que la plupart des lecteurs contemporains connaissaient à travers les écrits de Marco Polo².

¹ *Nell'estremo oriente* (1904) de Luigi Barzini, *Vicino e lontano* (1920) de Renato Simoni, *Cina* (1926) de Mario Appelius, *Agonia della Cina* (1937) de Raffaele Calzini, *Asia maggiore* (1956) de Franco Fortini, *Viaggio in Cina* (1956) de Carlo Cassola, *Io, in Russia e in Cina* (1957) de Curzio Malaparte, *Il gigante Cina* (1957) de Carlo Bernari, *Cara Cina* (1966) de Goffredo Parise, *La révolution culturelle de Mao* (1968) de Alberto Moravia, *Cina e altri orienti* (1974) de Giorgio Manganelli, *Turista in Cina* (1974) de Gianni Rodari, *Il viaggiatore sedentario* (1980) de Luigi Malerba, *Viaggio in Cina* (1980) de Vittorio Sereni, *Reportage. Taccuino di viaggio in Cina* (1984) de Mario Luzi, *La porta proibita* (1984) de Tiziano Terzani, *Ritorno a Pechino* (1993) de Edoarda Masi, *La via della Cina* (1999) de Renata Pisu.

² La relation de voyage de Marco Polo a été publiée sans cesse dans toutes les langues européennes dès sa première parution au XIII^e siècle. Le jésuite Matteo Ricci, mort à Pékin en 1600, a publié des textes en italien et en latin qui ont contribué à la diffusion de l'image de la Chine en Europe.

En effet, Moravia³, écrivain-voyageur intrépide et globe-trotter, a effectué plusieurs voyages en Chine — en 1937, 1967 et 1986 —, la nation à laquelle il a consacré le plus grand nombre d'articles de voyage. Contenus dans le recueil d'articles de voyage inédits, *Viaggi. Articoli 1930/1990* (1994), les 27 articles de voyage de 1937 ont été publiés dans le quotidien turinois la *Gazzetta del popolo* tandis que les articles de 1986 ont été publiés sur le *Corriere della sera*. Certains articles de voyage de 1967 ont d'abord paru sur le « *Corriere della sera* » avant d'être réunis dans le volume de récits de voyage *La révolution culturelle de Mao*, publié en 1968.

Dans cet article, pour être en accord avec la thématique du colloque sur les images de soi et de l'autre « *Représentations croisées Europe/Chine* », nous aborderons la problématique de la représentation de la Chine dans *Cina 1937* en mettant un accent particulier sur la manière dont Moravia, l'écrivain voyageur, se rapporte à l'exotisme chinois. Quelles sont sa perception et ses impressions de la Chine ? Quels rapports entretient-il avec l'altérité chinoise ? Contrairement aux travaux précédents sur *Cina 1937* qui se penchent essentiellement sur la représentation de l'espace et l'interculturalité comme Maigron (2005) ou Santarone (2007), nous allons de prime abord explorer les différents motifs du voyage en Chine et le pacte de lecture, ensuite nous parlerons du voyage et la représentation de l'espace chinois et enfin nous analyserons le regard que Moravia porte sur les réalités sociopolitiques et anthropologiques de l'Empire du Milieu dans

³ Né à Rome d'une famille bourgeoise, Alberto Moravia (1907-1990) était écrivain, essayiste, reporter de voyage, dramaturge italien. Intellectuel de renom, il est considéré comme l'un des romanciers les plus importants du XXe siècle. Très jeune, il publie son premier roman, *Les Indifférents* (1929), qui remporte un franc succès. Au cours de sa longue et riche carrière, il a publié plus de trente romans, dont beaucoup développent la thématique de la sexualité, de l'aliénation sociale, de l'hypocrisie de la vie bourgeoise et examinent les questions psychanalytiques liées à la personnalité de l'individu et de la société. À cet effet, les récits de voyage de Moravia sont d'un grand intérêt pour une meilleure compréhension de cet écrivain voyageur hostile au régime fasciste, et lui permettent également d'approfondir son discours sur la société italienne et européenne par comparaison avec les réalités « autres » observées comme le démontrent ces nombreux voyages en Chine.

une perspective comparative avec celles de sa société — italienne et occidentale — d'appartenance et les stratégies discursives et narratives (contradiction, ambiguïté et autorévélation)⁴ qu'il convoque dans son récit de voyage.

1. Motifs, motivations pour le voyage en Chine et pacte de lecture

Vers la mi-février 1937, Moravia se rend en Chine qui sera envahie par le Japon en juillet de la même année. Outre le motif principalement journalistique — Moravia va en Chine en qualité d'envoyé special de la *Gazzetta del Popolo* —, dans une entrevue donnée à son ami Alain Elkann, Moravia (1992, pp. 116-117)

⁴ Dans les théories de la communication, la dimension propositionnelle (c'est-à-dire le contenu exprimé au niveau sémantique et syntaxique) n'est toujours qu'un aspect qui déclenche tout au plus l'interprétation correcte des intentions de l'émetteur, mais dont le contenu ne correspond pas au message. Selon Corder (1981, p. 39), presque toutes les déclarations décontextualisées sont ambiguës. Mais l'inverse est tout aussi vrai : presque toutes les expressions "ambiguës" sont parfaitement compréhensibles dans un contexte précis. Schulz von Thun (2005) part du principe que dans la communication, l'un des éléments les plus importants est l'écoute active qui possède quatre dimensions distinctes. Ainsi, chaque message que nous transmettons possède quatre facettes différentes qui communiquent quatre informations qui vont être analysées et interprétées, en fonction de notre humeur, de la relation avec notre interlocutrice ou interlocuteur et de nos objectifs : - le *contenu propositionnel, factuel*, c'est-à-dire l'information de base. - Le *plan de la révélation de soi-même* : l'autorévélation ou *self disclosure* selon Markel (2009) car chaque message que nous envoyons révèle de précieuses indications (feedback) sur nous, nos attentes, notre humeur et nos émotions, de manière parfois explicite et souvent implicitement. - La *fonction d'appel* (ce que nous souhaiton que l'autre fasse, le but recherché) : Il arrive souvent que dans un message se cache une volonté d'obtenir quelque chose de l'autre (action, ordre, demande, désir, etc.) et ceci sans le dire clairement. - La *fonction de relation* : chaque message va refléter la qualité de la relation, les sentiments éprouvés par les deux interlocuteurs. Cette dimension du message est souvent exprimée à travers le langage paraverbal (la manière de dire les choses) et le langage non verbal (gestuelle, mimiques, réactions physiologiques). La fonction de relation de Schulz von Thun (2005) concerne les stratégies cognitives étudiées par la théorie de l'esprit (Theory of Mind). La théorie de l'esprit fait référence à la capacité d'attribuer à d'autres des états d'esprit tels que les croyances, les intentions, les désirs, les émotions, les connaissances et autres potentiellement différents des siens (Dans le cadre de la littérature, on renvoie à Zunshine (2006) ; en psychologie, cfr. Baron-Cohen (1991).

énumère d'autres raisons et motivations existentielles parmi lesquels l'ennui. Au cours des années trente, il voyage beaucoup hors d'Italie pour fuir l'ennui de la société bourgeoise italienne et principalement l'ennui généré par la provincialité de Rome, sa ville de résidence. Dès sa tendre enfance, Moravia s'est toujours morfondu et dans l'introduction de son roman *L'Ennui*, il compare cet état émotionnel à la déréalisation dont il a souffert en le définissant comme une espèce d'insuffisance ou d'inadéquation ou d'absence de contact avec réalité (Moravia, 1961, p. 7). D'autres raisons ont contribué à sa volonté de voyager : la disparition d'Helen⁵, son amie anglaise, la crise sociopolitique en Italie marquée par la censure et la répression fasciste, les problèmes économiques⁶ et enfin son désir de découvrir la Chine afin de se faire connaître, d'élargir ses expériences, ses horizons et sa vision du monde comme le voulait sa mère qui souhaitait qu'il devienne diplomate.

Moravia publie ses premières relation de voyage dans la *Gazzetta del Popolo*, un important journal italien fondé à Turin le 16 juin 1848 et qui a cessé de paraître le 31 décembre 1983, après 135 ans d'existence. Ses lecteurs se recrutaient parmi la petite bourgeoisie italienne. Au cours des années 1920, il atteint le seuil des 180 000 exemplaires vendus. De 1931 à 1943, Moravia a publié 110 articles dans la *Gazzetta del Popolo* dont la moitié étaient des récits de voyage sur la Tchécoslovaquie (1931), l'Angleterre et la France (1932), les États-Unis et le Mexique (1936), la Chine (1937) et la Grèce (1939). À cause de la situation politique italienne de l'époque, la collaboration au journal n'était pourtant pas exempte de problèmes. En effet, En mars 1935, Amicucci, le directeur du journal⁷, interdit Moravia de publier dans

⁵ Helen est une jeune Anglaise que Moravia rencontra pendant son voyage en bateau, au retour des États-Unis en 1936. Il parle de sa relation sentimentale avec celle-ci dans la nouvelle *L'Amant malheureux* (1943).

⁶ Moravia est pauvre et est toujours entretenue par ses parents. Malgré son antifascisme, il reçoit une rémunération pour ses articles de voyage. En fait, pour son voyage, il demande et obtient également un financement du ministère de la Presse et de la Propagande, comme on peut le lire dans une note d'archive rédigée par Gherardo Casini, chef de la Direction générale de la presse italienne.

⁷ Pendant la période fasciste (1922-1943), la *Gazzetta del Popolo* a connu plusieurs directeurs profascistes : Raffaele Nardini Saladini (1924 - 1926),

la *Gazzetta* à cause des controverses politiques suscitées par son premier roman *Gli Indifferenti*, mais également à cause de *Le ambizioni sbagliate*, son second roman qui attendait l'autorisation de la préfecture de Milan avant d'être publié chez Mondadori (Casini, 2008, p. 204).

Les relations de voyage en Chine ont donc lieu après cette interdiction. Lors du fascisme, la censure était omniprésente, ainsi que l'autocensure. Elles ont pu conditionner et parfois modifier l'activité et le travail de l'écrivain Moravia (Casini, 2008, p. 191). Il faut donc tenir compte de ces faits pour bien comprendre les enjeux du voyage : la situation de difficulté économique que traverse Moravia, l'écriture est conditionnée par la ligne éditoriale du journal (profasciste) qui implique des formes de censure « possibles », la responsabilité politique qui incombe au journal, l'écriture doit tenir compte de la mémoire culturelle des lecteurs et également de l'idéologie fasciste, vu que les deux se fondent sur une conception très prononcée de l'italianité.

Pendant la traversée de la mer Rouge en bateau au départ de Port Saïd (Égypte) pour Massaoua (Érythrée), Moravia introduit son premier article de voyage intitulé *Aden, ville lunaire*⁸, publié le

Maffio Maffii (1926 -1927), Ermanno Amicucci (1927 - 1939) et Eugenio Bertuetti (1939 - 1943). En 1938, Amicucci figurait parmi les signataires du Manifeste pour la défense de la race en faveur de l'introduction des lois raciales fascistes en Italie et également secrétaire de l'union des journalistes fascistes.

⁸ Naviguer à travers la Mer Rouge signifie tout d'abord se rendre compte que les réalités politiques, religieuses et militaires sont autant nues et visibles que les roches jaunes des pays qui l'entourent. Ailleurs, dans un orient plus doux et plus luxuriant, le voyageur recherchera les notes de couleur qui sont la grande ressource du journaliste ignorant et paresseux. Mais dans ces eaux entre l'Asie et l'Afrique, entre l'Arabie et l'Éthiopie, les quelques descentes qu'il fera sur le terrain le décevront, s'il n'a pas l'esprit préparé pour certaines questions. Et face à l'aridité des roches et des sables dans lesquels les prophètes armés ont été inspirés et combattus, la tristesse et la puanteur de certains ports auxquels est confiée l'expansion des grandes nations européennes, il ne pourra qu'avoir pitié des indigènes en haillons et les Blancs obstinés et contraints de vivre dans de tels endroits malfamés. Mais permettez qu'il ait le moindre suspect de certains problèmes, et la traversée de la Mer Rouge sera pour lui une expérience révélatrice. Avec beaucoup de simplicité et de clarté, il découvrira tout le jeu des ambitions impérialistes et des combinaisons commerciales et

19 mars 1937, dans lequel il établit implicitement un pacte de lecture en partageant d'une part ses différentes réflexions et perceptions du voyage en mer Rouge avec ses lecteurs qu'il interpelle, et d'autre part, il annonce par anticipation les raisons et les objectifs de son périple en Orient, ainsi que la préparation psychologique nécessaire pour affronter les difficultés liées au voyage.

Dans cet article, la forme du langage et la narration à la troisième personne qui renvoie au pôle fictionnel sont révélatrices de la complexité de la voix narrative dans l'ensemble du récit de voyage. Cependant, le pronom «il» qui se réfère au voyageur glisse subrepticement et laisse la place au «je» narratif largement prédominant dans tout le récit de voyage *Cina 1937*. Ainsi, on note que le récit de voyage dans son ensemble mime un échange de conversation, instituant un dialogue à une voix entre le voyageur-narrateur (Moravia), qui s'investit à faire passer des informations et le lecteur potentiel. À travers la mutation du pronom «je» au «nous», le voyageur-narrateur se promène avec ses lecteurs non voyageurs en les faisant jouir indirectement de l'expérience du voyage par écrit et également en les faisant participer à la découverte de la Chine:

«Voyons aussi Pékin à l'épreuve de sa mort» [vediamo dunque anche Pechino alla prova della sua morte] (Moravia, 1994, p. 310).

«Nous voici à la porte sous la grande tour à trois toits» [eccoci alla porta sotto la gran torre a tre tetti] (Moravia, 1994, p. 311).

Les pronoms «je» et «nous» se diluent quelques fois ou se dissimulent dans le pronom indéfini «on», plus ouvert au processus de généralisation.

Moravia écrit et publie ses articles de voyage dans une période où la Chine était peu connue en Italie. Les Européens en général et les Italiens en particulier voyageaient peu, la télévision et Internet étaient inconnus. La page écrite d'un reportage de voyage était le seul moyen efficace de connaissance et de découverte de «l'altérité», pour les lecteurs de journaux qui se recrutaient dans la classe bourgeoise et la petite bourgeoisie. D'ailleurs, Moravia confirme la dimension cognitive, didactique et volitive de son

militaires (Moravia, 1994, p. 211) . **Toutes les traductions sont les miennes, sauf indication contraire.**

voyage en confessant à Elkann (Moravia et Elkann, 1992, pp. 116-117) :

«je connaissais peu de choses de la Chine, j'avais surtout envie de m'en aller. Mais quand je fus en Chine, j'achetai beaucoup de livres anglais et français sur ce pays».

Pourquoi a-t-il lu uniquement des livres anglais et français sur la Chine, et non ceux italiens publiés par ces prédécesseurs avant 1937? Bien que ce soit à son arrivée en Chine que Moravia a pu s'informer de la réalité chinoise en se procurant de livres en français et en anglais sur la Chine, il convient de souligner que pendant son séjour à Londres en 1931, son expérience des restaurants londoniens lui permit de jeter un regard comparatif sur la cuisine orientale (chinoise et indienne) et européenne⁹. Nous notons avec Basilone (2019, p. 81) qu'avant Moravia plusieurs récits d'écrivains et de journalistes italiens¹⁰ (sympathisants du régime fasciste) en provenance de la Chine ont contribué à la création et la diffusion des images (stéréotypées) de la Chine en Italie durant la double décennie fasciste (*ventennio fascista*) en faisant la propagande de l'idéologie fasciste et l'attitude du régime à l'égard de la politique étrangère : zoomorphisation du conducteur de pousse-pousse et de l'espace chinois considéré comme une fourmilière, représentation de la Chine comme une société exotique, lointaine et décadente, et enfin l'éloge de la race et de la culture italienne.

Le voyage de Moravia en Chine se présente donc comme une quête, une aventure ou un voyage de découverte pour lequel il est

⁹ Moravia livre sa perception de la cuisine orientale et européenne dans l'article de voyage, *Le quartier des restaurants [Il quartiere dove si mangia]*, publié sur la Stampa le 25 avril 1931 (cf. Viaggi e articoli. 1930-1990, pp. 58-59).

¹⁰ « Les auteurs les plus représentatifs et les plus influents étaient Mario Appelius et Roberto Suster, qui ont tous deux voyagé en Chine entre 1925 et 1935 et ont fait des reportages pour *Popolo d'Italia* ; Arnaldo Cipolla, qui a visité la Chine en 1921 et en 1930, Cesco Tommaselli et Raffaele Calzini qui ont fait des reportages en Chine pour le *Corriere della Sera* dans les années 1930 », Basilone Linetto, *Italian travel narratives on twentieth century China: Alterity, distance and self-identification*, dans *Representing the Exotic and the Familiar: Politics and perception in literature*, Amsterdam, John Benjamins, 2019, p. 81.

«condamné à “fabriquer” de l’altérité, c’est-à-dire à répondre aux attentes d’un lectorat avide de dépaysement, de surprise, de nouveauté» (Moussa, 2001, p. 52). Ainsi, le voyage dans la mesure où il suppose un déplacement, est ce qui permet au voyageur Moravia d’appréhender l’espace en le traversant. Ses articles de voyage sur la Chine mettent en évidence deux types d’espaces : un espace extensible, celui du parcours correspondant à l’avancée progressive du navire, celui de la traversée maritime ; et un autre espace circonscrit, celui des escales, des terres rencontrées sur lesquelles le voyageur s’arrête un moment plus ou moins long.

2. Le voyage et la représentation de l’espace chinois

D’après Normand Doiron (1984), le récit de voyage est un espace discursif où s’inscrivent des lieux, où se tracent des figures, où se construisent des formes. La trajectoire circulaire du récit de voyage en séquences types aisément repérables invite le lecteur à vivre au jour le jour avec le narrateur, c’est-à-dire le « moi passé » de l’auteur : départ d’Europe, celle-ci figurant le monde de référence, le voyage maritime, souvent interrompu par des escales ou des incidents de route (tempête, attaque...), découverte et exploration, voyage du retour marqué par des épisodes symétriques à celui de l’aller, puis renvoi au point de départ, narrativement nécessaire pour que le voyageur-narrateur puisse assurer la transmission de sa relation authentique auprès du public.

Le voyage aller¹¹ revêt une importance considérable pour le jeune écrivain-voyageur Moravia épris d’aventures en ce sens qu’il l’accompagne dans son processus d’apprentissage et d’enrichissement culturel à travers la rencontre avec « l’altérité » orientale et indienne en particulier comme il l’affirme dans sa conversation avec son ami Alain Elkann :

Mais ma véritable initiation à l’Asie et à l’Orient, je l’avais eue, un peu comme il arrive au héros de *Youth*, de Conrad, le jour de l’arrivée à Bombay, en voyant la foule indienne toute vêtue de blanc et sentant dans l’air l’odeur, nouvelle pour moi, de poussière, d’épices et de décomposition (Moravia et Elkann, 1992, p. 119).

¹¹ Vers mi-février 1937, Moravia commence son voyage aller Brindisi-Shanghai dans la première classe du navire Conte Verde. Il arrivera à Shanghai le 10 mars après de multiples escales à Port Saïd (Egypte), Massaoua (Érythrée), Aden (Yémen), Bombay (Inde), Singapour, Manilla et Hongkong.

Les premières images de l'Inde telles que présentées par Moravia sous forme de perceptions sensorielles (vue et odorat) rappellent la représentation de l'Inde faite par son ami Pasolini dans *l'Odeur de l'Inde* lors de leur voyage effectué en Inde en 1961. Comme il le confirme, son voyage en Chine en passant par l'Afrique et l'Inde marquait son désir d'exotisme et sa ferme volonté de se connaître en entrant en contact avec des cultures et réalités « autres » que celles dites occidentales :

J'étais allé en Allemagne, en Angleterre, et en France. Des pays nordiques, civilisés. Je compris que ce qui me plaisait, en fait, c'était le Tiers-Monde. [...] Parce qu'en confrontant ma culture avec la culture du Tiers-Monde, je comprenais toujours mieux que j'étais avant tout un Européen, un Occidental. Et cela me permettait de mieux connaître mes limites et mes déficiences, celles de la civilisation occidentale, avec laquelle, depuis, j'ai été souvent en polémique (Moravia et Elkann, 1992, p. 105).

La plupart de ses voyages à l'intérieur de la Chine¹² sont effectués en train, à l'exception de Pékin - Shanghai (avion) et Shanghai - HongKong et Macao sur le navire *Presidente Harrison* de la Dollar Line. Les visites en villes et dans les environs se font en pousse-pousse et en voitures.

Contrairement aux précédents voyages en Angleterre, en France, en Tchécoslovaquie, aux États-Unis et au Mexique où Moravia ne visite que des villes importantes telles que Londres, Paris, New York ou Prague ; en Chine la représentation des différentes villes prend une proportion très importante et part de la périphérie européisée (Hongkong et Macao) en passant par Canton, Nankin, Suzhou, Shanghai avant d'arriver à Pékin. Cependant, nous avons décidé de concentrer notre analyse sur la représentation de quatre villes chinoises (HongKong, Canton, Shanghai et Pékin) afin de mettre en évidence la complexité de la Chine et du regard du voyageur qui change d'une ville à une autre.

¹² L'itinéraire de Moravia en Chine suit un ordre chronologique : Shanghai → Nankin → Shangaï → Suzhou → Pékin (24 mars) → Suan-Hwa-phu (28 mars, Pacques) → Kalgan → Pékin → Shanghai → HongKong → Macao → Hongkong → Canton → HongKong. Par rapport au trajet aller, le voyage retour comprend quelques modifications : Hongkong (Mi-avril) → Manilla → Singapour → Malaisie → Sri Lanka → Bombay → Port Saïd → Brindisi → Bari → Rome (cf. Tonino Tornitore, *Postfazione a Viaggi. Articoli 1930-1990*, p. 1812) .

Le premier point de contact entre Moravia et l'espace chinois est HongKong, une petite ville administrée par la Grande-Bretagne géographiquement comparable à Naples. À peine arrivé au port de HongKong, le voyageur note la présence de nombreux panneaux publicitaires du whisky Johnnie Walker, de fonctionnaires anglais intègres, honnêtes et de touristes qui traduisent le signe de la puissance anglaise sur l'île. Moravia (1994, p. 223) reste surpris par l'aspect anglo-saxon de la ville chinoise et a l'impression de se trouver «non pas en Chine mais en Angleterre» [non in Cina ma in Inghilterra]. La présence anglaise a donc dénaturé et transformé HongKong en une ville anglaise comme Londres «afin de permettre au citoyen britannique de parcourir le monde sans secousses ni surprises, comme s'il était dans les rues de la City» [in modo da permettere al cittadino britannico di girare per il mondo senza scosse né sorprese, come per le vie della City]. Pour Moravia, c'est une déception. Ses attentes et indirectement celles de ses lecteurs ne sont pas comblées car la réalité chinoise ne se donne pas à voir immédiatement dans sa nouveauté. Sa recherche de l'inconnu est compromise car il perçoit à Hongkong les signes et les images d'une civilisation occidentale qu'il fuit.

Cependant, il n'hésite pas à faire l'éloge de l'administration coloniale anglaise, en occurrence sa manière de gérer ses colonies avec « parcimonie », « optimisme » et « efficacité commerciale », ce qui contraste avec la gabegie qui caractériserait l'administration coloniale française. Sa perception du colonialisme anglais à Hongkong est empreinte d'un fort eurocentrisme comme le confirme la représentation « angélique » qu'il donne du colonialisme italien en Afrique, pendant son escale à Massaooua en Érythrée¹³ qui est une colonie italienne depuis 1889 (Moravia, 1994, p. 212) :

Les blancs qui avaient débarqué étaient pourtant des Italiens et ils avaient apporté une manière de coloniser différente de celle des peuples qui les avaient précédés. Il suffisait de faire un tour à Massaooua pour s'en apercevoir : même dans un si petit espace et en si peu de temps, j'ai eu l'occasion de reconnaître un ton populaire et sentimental, loin de la décrépitude électorale des anciennes colonies

¹³ Outre la colonie de l'Érythrée, l'empire colonial italien en Afrique Orientale est également constitué de la colonie de Somalie italienne qui s'étendra en 1925 sur le Jubaland aux dépens du Kenya Britannique.

françaises et, de la rigidité et fadeur des établissements commerciaux militaires britanniques¹⁴.

Moravia voyage en Chine en 1937, c'est-à-dire une année après la fin de la Seconde guerre italo-éthiopienne ou Campagne d'Abyssinie (3 octobre 1935 - 9 mai 1936) initiée par l'Italie fasciste de Mussolini qui voulait annexer l'empire d'Éthiopie de Haïlé Sélassié I^{er} après l'échec de la première tentative soldée par la victoire éthiopienne d'Adoua de 1896. Sa vision du colonialisme italien est symptomatique du fort nationalisme et patriotisme ambiants en Italie au cours de ces années comme le démontre la chanson de propagande italienne *Faccetta nera* dont les paroles révèlent le fait que l'un des motifs de l'invasion de l'Éthiopie par l'Italie aurait été l'abolition de l'esclavage¹⁵. Notons que la guerre de conquête coloniale de la Somalie en 1870 et celle d'Érythrée, entreprise suite au débarquement de Massaua en 1885, au moment du *Scramble for Africa* fut meurtrière avec ses massacres de masse, sa justice punitive, des exécutions sommaires et la traite des esclaves¹⁶.

Nonobstant son attitude complaisante vis-à-vis du colonialisme anglais, Moravia ne s'empêche d'observer avec compassion la

¹⁴ "I bianchi sbarcati però erano italiani e avevano portato una loro maniera di colonizzare diversa da quella dei popoli che li avevano preceduti. Bastava per accorgersene girare per Massaua: pur in spazio così piccolo e in tempo così breve ebbi modo di ravvisare un tono popolaresco e spedito, lontano così dalla decrepitudine elettorale delle vecchie colonie francesi come dalla rigidità e insipidezza degli stabilimenti commerciali e militari inglesi".

¹⁵ «Se tu dall'altipiano guardi il mare/Moretta che sei schiava fra gli schiavi/Vedrai come in un sogno tante navi/E un tricolore sventolar per te» (Si du haut de l'altiplano tu regardes la mer/Petite noire qui est esclave parmi les esclaves/Tu verras comme en rêve plein de navires/Ét un tricolore flotter au vent pour toi).

¹⁶ Comme le rappelle Gilbert Meynier (2008, p. 38), «pour un témoin, l'explorateur Robecchi, il était avéré que les Italiens entretenaient au moins l'esclavage quand ils ne le développaient pas. Et pourtant, on apprit longtemps dans les écoles italiennes que les Italiens s'étaient chargés du devoir sacré d'extirper l'esclavage. Et l'Érythrée servit de cadre majeur à la construction nationale du mythe de l'"Italiano buono"». Ce fameux mythe réconfortant du «bon italien» aurait contribué à refouler, éloigner et cacher de la mémoire collective italienne, les crimes fascistes, les guerres d'expansion coloniale, la politique raciale et antisémite du fasciste. Plusieurs recherches significatives ont été menées sur le mythe du «bon italien». On peut citer entre autres Focardi (2013) et Del Bocca (2005).

situation de dégradation humaine, morale et de pauvreté dans laquelle vivent certains habitants de Hongkong, en particulier les conducteurs de pousse-pousse — chinois et anglais — qui se comptent par milliers en Chine. L'image du pousse-pousse chinois renvoie à l'altérité, à la nouveauté et c'est avec un émerveillement intense, comme le dit Moravia (1994, p. 224), qu'«on ne voit pas un cheval ou un mulet entre les barres de la poussette, mais plutôt un homme» [si vede tra le stanghe del carrozzino non un cavallo o un muletto bensì un uomo]. Cette image est diamétralement opposée à la conception occidentale de la charrette ou de la calèche et traduit l'état d'avilissement du coolie ou conducteur de pousse-pousse «qui dispute sa place à la bête» [che disputa il suo posto alla bestia] et a une espérance de vie très réduite.



Figure 1 : pousse-pousse



Figure 2 : Charrette

Le problème se trouve au niveau du regard social que portent les deux communautés sur la mortalité juvénile des conducteurs de pousse-pousse. Pour ce faire, les Anglais prennent des mesures en interdisant « à leurs sujets d'exercer ce métier de bête pendant plus d'un an » [ai loro sudditi di esercitare questa professione di bestia per più di un anno]. Cependant, on observe le contraire chez les Chinois qui se montrent impitoyables et «extrêmement insensibles à la souffrance humaine et ne craignent pas de laisser leurs malheureux compatriotes mourir de maladie et de misère» [oltremodo insensibili alle sofferenze umane non si fanno scrupolo di lasciare crepare di malattie e di stenti questi loro connazionali] (Moravia, 1994, p. 224). Cette différence de traitement traduirait une certaine incommunicabilité entre les Anglais et les Chinois à Hongkong et une défaillance de l'administration coloniale anglaise qui ne réussit pas à assurer la cohésion sociale entre les communautés vivantes à Hongkong.

Eu égard à la condition servile du coolie, ce qui frappe et fascine le voyageur est l'énergie positive qui se dégage du sourire

manifeste avec lequel ce dernier exerce son dur labeur. D'après le voyageur Moravia, ce sourire est «la révélation de la bonhomie extraordinaire du peuple chinois» [la rivelazione della straordinaria bonomia del popolo cinese] (Moravia, 1994, p. 224) c'est-à-dire la douceur, la simplicité et la fiabilité. De cette bonté et de cette simplicité d'esprit, affirme Moravia «il me faudra encore en parler ; mais c'est sur le pousse-pousse que je l'ai remarqué pour la première fois ; et les coolies étant les plus humbles parmi les humbles, il est bon de le remarquer» [avrò ancora da parlare, ma fu sul ricsciò che mene accorsi per la prima volta ; ed essendo appunto i coolies i più umili tra gli umili, giova notarlo] (Moravia, 1994, p. 224). Par ailleurs, au regard des nombreux mendiants qui peuplent les rues de Hongkong, il livre une vision fataliste de la condition servile du peuple chinois et trouve la douceur, l'éducation (communiste) et une certaine passivité comme les causes de la misère pathétique des Chinois, car «en mendiant, ils sont plutôt ingénieux qu'insistants ; ils ne se séparent jamais de la curieuse timidité» [nel mendicare sono piuttosto ingegnosi che insistenti ; né mai si dipartono da una curiosa timidezza] (Moravia, 1994, p. 225). Cependant, en 1937 Moravia ignore que la douceur et la timidité apparente des «*éléments déclassés*, soldats errants, bandits, mendiants, prostituées» (Lew, 1997, p. 101) dont Mao valorise et exalte le courage, cachent une certaine force révolutionnaire que ces derniers ont acquise pendant leur éducation communiste dans les campagnes chinoises avant leur exode en ville en vue de la grande révolution qui aboutira en 1949 avec la proclamation de la République populaire de Chine. Après Hongkong, Moravia continuera sa quête de l'inconnu à Canton, une ville du sud de la Chine dont les réalités sociales sont différentes.

Situé à trois heures de train de Hongkong, Canton est l'opposé de la métropole moderne de l'argent et des trafics, Hongkong. Canton, la capitale de la chine méridionale, comparable à une fourmilière, est le lieu où disparaît la prétendue bonhomie des chinois telle que perçue par le voyageur chez les conducteurs de pousse-pousse à Hongkong. Cette disparition serait due à la pauvreté ambiante et surtout l'homogénéité de la population cantonaise à majorité chinoise contrairement au cosmopolitisme de Hongkong. Le voyageur a une prise sur le réel et la réalité de la ville se donne à voir dans tous ces aspects : «des milliers de sampans sur la rivière des Perles, où vivait une partie de la

population. Grouillement, trafics, musiques, et des passerelles pour sauter d'un sampan à l'autre» (Moravia/Elkann, 1991, p. 108). Moravia utilise la culture comme forme de médiation pour rapprocher la Chine à l'Europe, en se servant d'une image littéraire française pour mieux représenter la ville de Canton. Ainsi, en faisant référence à la description des quartiers sales et surpeuplés de Paris dans *Le Ventre de Paris* d'Émile Zola, le voyageur Moravia (1994, p. 237) dépeint un tableau sombre, lugubre et dégoutant de Canton dont «l'aspect étroit, tortueux, sombre et glissant de certaines ruelles, entre les taudis sordides et humides, est comparable aux intestins» [l'aspetto angusto, tortuoso, scuro e lubrico di certe viuzze, tra le sordide e umide catapecchie, richiama invincibilmente il paragone dei budelli].

Décrite par Moravia avec un réalisme brut et violent qui évoque certaines descriptions brechtiennes des docks de Londres ou certaines images des expressionnistes allemands (Santarone, 2007, p. 37), Canton, le « ventre du sud », est l'une des villes chinoises qui, à travers son ouverture sur la mer et le flux constant de son émigration à l'étranger, a pu nouer d'importants contacts avec de nombreux pays : les Indes néerlandaises, les îles Philippines, le Japon et l'Amérique du Nord. À vrai dire, les migrations internationales chinoises sont anciennes et remontaient à des siècles passés. Les deux guerres de l'opium (1840-42 et 1856-60) ainsi que la révolte des Taiping (1860-65) avaient provoqué une crise sociale sans précédent dans les villes du sud de la Chine (Canton, Shenzhen, Foshan, Dongguan, Zhongshan, et Jiangmen) en particulier. Ces bouleversements sociaux sont à l'origine d'un flux de départ de population vers les Caraïbes, les îles de l'océan Indien et la Polynésie, mais surtout vers l'Asie du Sud-est (Ma Mung, 2000, p. 17). Les villes chinoises sont nombreuses, interconnectées par des réseaux de transport, mais ne se ressemblent pas. C'est ainsi que le voyageur-écrivain livre une tout autre image de la Chine quand il aborde l'étape de Shanghai.

« Shanghai l'américaine », comme l'indique le titre donné par Moravia à l'un de ses articles de voyage en Chine est le reflet de la civilisation américaine. Moravia est déçu par l'aspect de Shanghai qui présente toutes les caractéristiques et les éléments négatifs du mode de vie à l'américaine : cabarets, salles de jeu et prostitution. Il porte des critiques sur la mentalité du comprador qui règne entre les Blancs, sur l'américanisme en Chine qui a transformé et altéré la ville de Shanghai où «la rencontre de deux civilisations comme

celle européenne et chinoise est stérile» [l'incontro di due civiltà come l'europea e la cinese vi è infecondo] (Moravia, 1994, p. 277). Il fustige également le caractère trompeur de la ville qui le prive de tout contact avec le réel : «comme New York, Shanghai ne supporte pas la lumière du jour qui révèle ses défauts, mais plutôt la fantasmagorie éphémère et trompeuse d'une nuit pleine d'illuminations» [come Nuova York Sciangai non vuole la luce del giorno che scopre le sue magagne, bensì la fantasmagoria effimera e ingannevole di una notte piena di luminarie] (Moravia, 1994, p. 275). Cependant, la vraie nature de Shanghai n'échappe pas au regard de Moravia. Comme Hongkong, Shanghai est une ville de contrastes où la fracture sociale est visible. Il s'agit en fait d'une ville chinoise où «vivent coude à coude la misère la plus abjecte et la richesse la plus éhontée» [città dove gomito a gomito vivono la più abbietta miseria e la ricchezza più sfacciata] (Moravia, 1994, p. 276).

Cosmopolite et hybride, Shanghai a également l'aspect d'une mosaïque où les différentes concessions étrangères (américaine, anglaise et française) présentent de diverses architectures. La concession française, ordonnée et propre, a des boulevards ornés d'arbres et des maisons de plusieurs étages tandis que dans la concession internationale (anglaise et américaine) se distingue par le désordre tumultueux et sordide, et une architecture typique des villes américaines faite de gratte-ciels lugubres de pierre grise, de style assyro-babylonien, avec des pinacles, des terrasses et des jardins suspendus. Les différentes images de Shanghai contrastent à bien d'égards de celles de Pékin telles que présentées par Moravia.

De prime abord, Pékin est perçu par Moravia sous le prisme déformant de la grosseur, lourdeur, solidité et magnificence. Le regard du voyageur est hyperbolisant et Pékin se présente manifestement comme la ville symbole de la démesure (Moravia, 1994, pp. 286-287) :

Toutes les villes chinoises sont murées et, bien entendu, Pékin est la ville la plus chinoise à cet égard. [...] Et en vérité, Pékin est parmi les villes chinoises ce qu'est le python parmi les serpents. Ailleurs, les murs qui dépassent un peu plus de sept mètres dépassent ici les quinze mètres. Dans les temples, les colonnes constituées d'un seul tronc de l'arbre teck de Birmanie ne sont pas embrassées par deux hommes tandis qu'ailleurs, elles ont la grosseur d'un de nos pins. Les routes sont larges comme des rivières et vont jusqu'à la limite de l'horizon.

Les tortues votives dans les lamaserie sont aussi grandes que l'éléphant ; et les pavillons qui les protègent aussi hauts que des maisons¹⁷.

La vision hyperbolisante de la réalité traduit le contact entre Moravia et la ville de Pékin. Il a une prise sur la réalité environnante à travers son regard et nous livre par ricochet des informations sur soi-même, sur son hypersensibilité sensorielle. En effet, dans une interview donnée à sa compagne Dacia Maraini en 1986, Moravia parle de sa sensibilité aux odeurs, de l'importance du regard et de l'hypersensibilité de son regard qui remonte à son enfance¹⁸. Manifestement, la représentation de Pékin ne correspond pas à la réalité car elle est conditionnée et dépend de la perception du voyageur.

Cependant, il n'est pas facile de donner un compte rendu exhaustif de la richesse des informations et des impressions de l'écrivain voyageur présentes dans les correspondances sur Pékin, une ville qui «n'a pas beaucoup changé depuis l'époque des empereurs mandchous ; elle s'est effondrée, elle est tombée, elle se désagrège lentement, mais heureusement elle n'a subi aucune transformation réelle» [non è molto cambiata dai tempi degli imperatori Manciu; si è sgretolata, è decaduta, lentamente si disfà, ma trasformazioni vere e proprie per fortuna non ne ha subite] (Moravia, 1994, p. 290). Par ailleurs, Moravia livre une description réaliste des aspects de la vie de Pékin qui rappelleraient le XVIII^e siècle : le vaste monde et grouillant des artisans et des marchands ambulants de Pékin, la présence de foules de mendiants partout et le symbolisme immobile et moralisateur du théâtre chinois. C'est justement cette condition d'atemporalité et ce sentiment d'immobilité millénaire que reflète Pékin qui attirent le plus l'écrivain-voyageur et le rendent nostalgique du passé de l'Europe (Moravia, 1994, pp. 290-291) :

¹⁷ «Tutte le città cinesi sono cinte di mura e, certo, sotto quest'aspetto Pechino è la più cinese delle città. [...] E in verità Pechino è tra le città cinesi quello che il pitone è tra i serpenti. Le mura che altrove giungono appena ai sette metri qui sorpassano i quindici. Nei templi le colonne fatte d'un solo tronco di albero tek della Birmania non le abbracciano due uomini mentre altrove hanno la grossezza di un nostro pino. Le strade sono larghe come fiumi e lunghe fino al limite dell'orizzonte. Le tartarughe votive delle lamaserie sono grandi quanto elefanti; e i padiglioni che le proteggono alti come case».

¹⁸ Maraini, D., *Il bambino Alberto*, Milano, Ed. digitale BUR, 2012, p. 9.

L'enchantement de la vie à Pékin, un peu amer et mélancolique, réside justement dans ce sentiment de ne pas vivre dans le présent, mais dans l'un des passés les plus illustres et civils qu'il y a jamais eu. Je ne parle pas des monuments qui survivront ; je parle de ces cent choses infimes de la vie quotidienne qui, une fois accomplies l'inévitable transformation de la Chine en pays moderne, sont certainement appelées à disparaître. [...] Maintenant à Pékin nous sommes encore à l'époque de l'artisanat ; époque qui a eu les mêmes aspects en Europe et est définitivement révolue. Pour cette raison, l'Européen, face à certaines manifestations de la vie chinoise, ne se sent pas tant étranger comme en présence d'un monde tout à fait différent, qu'ému : « Et nous l'étions aussi — il est continuellement obligé de penser — et nous ne le serons plus jamais »¹⁹.

Pékin, dans ses écrits, apparaît donc comme le miroir de l'Europe d'antan et c'est ce qui permet également à Moravia de partager sa vision de l'histoire selon laquelle la Chine et tous les pays non européens en général sont destinés à passer par les mêmes étapes de développement que l'Europe (Benvenuti, 2008, p. 109). Cette vision sera reprise et développée au cours des années 1960 par son illustre ami Pier Paolo Pasolini (2003, p. 1099) à travers le concept de *dopostoria* employé dans *Poesia in forma di rosa*. Ce concept se réfère à la modernité et a été critiqué par Pasolini dans les années 1960, car il aurait effacé tous les spectres du passé, provoquant ainsi une acculturation uniforme dans un monde où les transformations menées par le capitalisme néolibéral se multiplient incessamment.

Si les retards de la Chine sont dus au manque d'industrialisation qui la différencie des autres pays, selon Moravia, les Anglais ne devraient pas confondre la civilisation chinoise à la barbarie en parlant de la «Chine comme si elle était

¹⁹ «L'incanto della vita a Pechino, incanto un po' amaro e melanconico, sta proprio in questo sentimento di non vivere nel presente, bensì in uno dei passati più illustri e civili che ci siano mai stati. Non parlo dei monumenti che sopravvivranno; parlo di quelle cento minute cose della vita quotidiana che una volta compiuta l'inevitabile trasformazione della Cina in paese moderno sono destinate certamente a scomparire. [...] Ora a Pechino siamo ancora nell'epoca dell'artigianato; epoca che in Europa ha avuto i medesimi aspetti ed è definitivamente tramontata. Per questo l'Europeo, di fronte a certe manifestazioni della vita cinese, non si sente tanto estraniato come in presenza di un mondo affatto diverso, quanto commosso: "e così eravamo noi – gli vien fatto continuamente di pensare – e non saremo mai più."».

un État nègre d'Afrique» [Cina come se fosse uno stato negro dell'Africa] (Moravia, 1994, p. 290). Ce jugement raciste porté sur l'Afrique en 1937 se transformera plus tard en une passion malade pour l'Afrique au cours des années 1960 quand Moravia effectuera ses premiers voyages en terres africaines (Ghana, Nigeria, Tanzanie, Kenya, Mali, Ouganda, Cameroun, Togo et Tchad)²⁰. Ainsi, en dénonçant les effets négatifs que l'occidentalisation de Shanghai a eus sur les anciennes coutumes et la vieille sagesse des Chinois, Moravia ne s'empêche pas par ailleurs d'exprimer son pessimisme sur la modernité industrielle de la Chine souhaitée par les Anglais. En fait, chez Moravia ce pessimisme traduit son aversion et son rejet de la modernité. Dans nos travaux de recherches sur ses récits de voyage en France, en Angleterre et aux États-Unis, nous avons pu noter sa vision très critique contre la modernité, le capitalisme industriel et la société de consommation qui sont des éléments qui caractérisent le monde occidental (Europe et États-Unis).

Concernant Pékin, l'écrivain voyageur continue son reportage en donnant également une représentation de la facticité du quartier des légations, où vivent séparés diplomates, soldats, hommes d'affaires européens, américains et japonais. Il note la présence du vent et du sable dans les rues de Pékin, de nombreuses tombes, des rizières, la différence entre les missions catholique et protestante, le charme du Temple du Ciel de Pékin, symbole de la religiosité d'un peuple défini comme «le plus païen au monde» [il più pagano che ci sia al mondo] (Moravia, 1994, p. 337). La Chine dans son ensemble et Pékin en particulier est une société culturellement hybride composée d'éléments anciens et modernes, comme le confirme Moravia dans une interview donnée au cours des années 1990 : «J'arrivai à Pékin, le train passa par la Grande Muraille ; le contraste m'impressionna comme une métaphore du monde chinois : la locomotive, symbole de l'industrialisation, et la

²⁰ «Disse di essersi ammalato d'Africa nel volgere degli anni Sessanta. Certo, l'Africa nera fu in lui oggetto di un vero e proprio innamoramento: e questo innamoramento lo accompagnerò per tutta la vita, da allora fino alla morte. L'esotico, di sicuro, fu sempre fra le sue passioni » [Il dit être tombé malade de l'Afrique au cours des années soixante. Bien entendu, l'Afrique noire a été pour lui l'objet d'une véritable passion amoureuse : cet amour l'accompagnera tout au long de sa vie, et ce, jusqu'à sa mort. L'exotisme, bien sûr, a toujours été parmi ses passions]. E. Siciliano, *Introduzione*, in A. Moravia, *Viaggi. Articoli 1930-1990*, Bompiani, Milano, 1994, p. VIII.

Muraille, symbole du passé impérial» (Moravia et Elkann, 2007, p. 91). Cependant, dans le même entretien avec Elkann, Moravia (2007, p. 96) semble se contredire en affirmant que par rapport à l'Europe « la Chine est l'antipode, l'opposé, l'autre ». Cette affirmation n'est valable que si on prend en considération la distance géographique qui sépare les deux espaces car notre analyse démontre que la Chine est le reflet de l'Occident au regard de sa situation sociale et politique.

3. Regards sociopolitiques et révélation de soi

Dans son discours sur l'espace chinois comme nous l'avons noté, Moravia compare et oppose les villes visitées en soulignant leur particularité. Il reste aussi sensible aux us et coutumes et aux réalités sociales et politiques chinoises.

De la misère des conducteurs de pousse-pousse à la mendicité en passant par la prostitution des taxi-girls de Shanghai, Moravia dénonce également l'exploitation des femmes et des enfants dans la fosse d'une filature de soie dans la banlieue de Shanghai dans un article du 5 octobre 1937. Au-delà de son expertise dans l'analyse de la situation sociopolitique de la Chine, le voyageur Moravia s'institue comme médiateur interculturel auprès de son lecteur. Il s'intéresse à la gastronomie chinoise, en particulier les saveurs de la cuisine chinoise et les habitudes alimentaires des chinois dont on trouve à la base de leur nourriture, le riz et les légumes. Lors de son voyage à Suzhou, la Venise de la Chine, Moravia assiste au spectacle de gourmandise auquel se livrent les moines au déjeuner au grand dam des serviteurs, femmes, enfants, soldats et paysans affamés.

Si le spectacle semble magnifique à voir pour l'écrivain-voyageur qui en parle avec une certaine ironie, il faut cependant souligner son caractère dégoûtant qui mêle bruit de mastication et crachat de reste de riz dans le bol. Cet art de s'empiffrer à la chinoise s'apparente à certains égards à la surprenante pratique courante dans la Rome antique qui consistait à vomir pour mieux se resservir pendant les banquets. Selon Moravia, « rimpinzarsi » [se gaver, manger gloutonnement] (Moravia, 1994, p. 261) est le verbe le mieux adapté pour exprimer la manière gourmande, avide et précipitée avec laquelle ces religieux mangent. Par ailleurs, il participe à contrecœur à un déjeuner où sans bols ou d'autres plats, tous les convives doivent se servir directement et sans

discernement du plat central commun. Cependant, le voyageur reste persuadé que la cuisine chinoise n'est aucunement inférieure à celle occidentale, y compris celle française mondialement réputée (Moravia, 1994, p. 268).

Par ailleurs, l'écrivain voyageur accorde une attention particulière au contexte historique et aux événements de politique internationale traités dans de nombreux articles écrits²¹ à son retour en Italie. La situation sociopolitique de la Chine est également marquée par un nationalisme chinois de faible intensité et des actes de xénophobie qui pourraient être un frein au développement et à la modernisation de la Chine. D'après Moravia, les Chinois devraient cesser d'attribuer la responsabilité du retard infrastructurel de la Chine aux étrangers et prendre en charge le destin de leur pays en s'inspirant du Japon où «toute propagande xénophobe était interdite dans ce pays le jour même où la classe dirigeante avait décidé de mettre en œuvre toutes ces réformes qui devaient transformer un peuple encore féodal en une nation moderne» [ogni propaganda xenofoba fu proibita in quel paese il giorno stesso che la classe dirigente decise di addivenire a tutte quelle riforme che dovevano trasformare un popolo ancora feudale in una nazione moderna] (Moravia, 1994, p. 243) au point de vaincre l'empire russe et devenir la plus grande puissance de l'Asie. Il faut noter que des actes de xénophobie et de nationalisme à l'encontre des Japonais, tels que ceux des communistes et du Kuomintang ont toujours été présents et actifs dans l'histoire de la Chine comme par exemple «l'incident de Xi'an» de décembre 1936, cette bataille entre les généraux chinois en l'occurrence Tchang Kaï-chek, le chef du Kuomintang, qui est séquestré et

²¹ «les correspondances commandées par la «Gazzetta» devaient être au départ d'environ vingt [...] mais à la fin il en écrira 27. [...] La raison de cet excédent d'articles (de 20 à 27) dépendait probablement et principalement de la pression des événements politico-militaires (conflit sino-japonais en Mandchourie à la fin du mois de juillet 1937), qui ramena la Chine sous les feux de la rampe. Au cœur du conflit entre la Chine et le Japon est l'un des 12 articles écrits à son retour à Rome : un article dans lequel il fait preuve de compétence et de sécurité en tant qu'expert diplomatique [...] dans l'analyse des affaires intérieures et de l'histoire récente de la Chine, en se prévalant des informations recueillies sur place», Tonino Tornitore, *Postfazione a Viaggi. Articoli 1930-1990*, p. 1814.

retenu en otage par le seigneur de guerre Zhang Xueliang, en négociation avec les communistes afin que celui-ci accepte finalement de constituer un front uni avec ces derniers pour lutter contre les Japonais, qui avaient envahi la Mandchourie.

Le séjour de Moravia en terre chinoise est un long voyage au cœur d'un pays victime des ambitions expansionnistes de la France, de la Grande-Bretagne, des États-Unis, du Japon et de l'Italie. Une situation qu'il critique car la présence des canonnières et des quartiers séparés et fortifiés dans les villes chinoises sont des mesures «humiliantes pour les Chinois qui ne cessent de demander leur abolition» (Moravia et Elkann, 1992, 121). Historiquement, Macao est administré par le Portugal depuis des siècles. Hongkong est sous domination coloniale anglaise depuis 1842 à partir du Traité de Nankin tandis que depuis 1931, la Mandchourie est envahie par le Japon qui y a installé le nouvel État du Mandchoukouo.

En remémorant son voyage en Chine dans son livre autobiographique *Vita di Moravia*, Moravia révèle sa duplicité en racontant avoir, par patriotisme, servi d'intermédiaire entre le consul italien de Canton et celui de Hongkong. Il aurait facilement traversé la douane avec un paquet secret à remettre au consul italien de Hong Kong. Ce paquet contenait des cartes géographiques des fonds marins d'Hainan, qui est une grande île proche de Hong Kong dont Mussolini voulait s'emparer pour en faire une colonie. À ce sujet, il affirme : «j'avais donc servi une fois d'agent aux antifascistes, avec mon cousin, et une autre fois aux fascistes, avec le consul de Canton. Tout cela me semblait très romanesque, et m'amusait» (Moravia et Elkann, 1992, pp. 128-129). Rappelons que suite au Protocole de paix Boxer de 1901, l'Italie avait obtenu une concession coloniale à Tientsin qu'elle dirigea jusqu'en 1943 et Moravia omet d'en parler dans ses récits de voyage en Chine. L'autorévélation de la duplicité de Moravia est un indicateur de l'ambiguïté et de la complexité de son récit et de son regard sans cesse fluctuant sur la réalité chinoise qui lui permet de parler de soi et d'ouvrir également le débat sur certains sujets inhérents à la société italienne.

Concernant la complexité du récit moravien, il convient de souligner à titre de rappel les stratégies narratives et discursives (contradictions et ambiguïtés) que nous avons déjà décelées :

- au niveau de la narration, on note le passage du pronom personnel « je » au « nous » et enfin au pronom indéfini « on » plus englobant (narrateur et lecteurs),
- Moravia critique le colonialisme français et fait l'éloge du colonialisme italien et anglais,
- L'image stéréotypée du Chinois — tantôt cruel tantôt humble et doux — change d'une ville à une autre,
- La révélation de soi, de l'Europe/Italie au contact de l'altérité chinoise.

En outre, d'après Moravia, la famille italienne composée du père, de la mère et des fils, diffère de celle chinoise, qui est plus grande, étendue et comprend également les parents les plus éloignés qui forment ensemble un véritable clan. Cette conception individualiste de la famille italienne est ambiguë, superficielle et contradictoire, car l'écrivain-voyageur semble ignorer la force des liens qui existent au sein de la famille italienne dans son ensemble et la sienne en particulier²². Est-ce une manipulation des lecteurs à

²² Appartenant à une grande famille bourgeoise, Alberto Moravia était le fils de Carlo Pincherle, juif, architecte et peintre d'origine vénitienne et de Teresa Iginia De Marsanich, catholique d'origine dalmate. Toujours du côté de son père, il était le cousin germain de Carlo et Nello Rosselli, les deux fils d'Amelia Pincherle déjà connus pour leur antifascisme à l'époque de l'assassinat de Matteotti en 1924. Cependant, son oncle maternel, Augusto De Marsanich, était un représentant important du régime fasciste. Malgré leur aversion pour le fascisme, Moravia ne partage pas la position de son cousin Carlo Rosselli qui est plus tourné vers l'activisme politique contre le régime fasciste. En juillet 1929, la publication de *Les Indifférents* qui fera d'Alberto Moravia, le nouvel enfant prodige du roman italien coïncide avec l'évasion de Carlo Rosselli de son confinement à Lipari où il était incarcéré depuis 1927. Au sujet des tensions entre Moravia et Carlo, Casini (2008, p. 195) souligne que « non seulement entre les deux cousins, il existe de profondes distances et des malentendus, mais leurs actions sont placées à des niveaux profondément différents. Alors que l'action de Rosselli exprime une position politique claire, l'œuvre (*Les Indifférents*) de Moravia dès le début est apparu énigmatique pour son irréductibilité aux termes du débat politique ». En effet, l'évasion de Carlo marquait ainsi le début de la plus grande expérience d'antifascisme en exil et avait de graves répercussions sur la famille du fugitif dont les parents et frères subirent la vengeance du régime fasciste. Marion Rosselli fut emprisonnée nonobstant son état de grossesse avancé et Nello fut arrêté et condamné à cinq années de confinement (Franzinelli, 2007, p. 17). Le 9 juin

des fins de propagande fasciste sur la famille italienne ? L'hypothèse semble plausible eu égard au contexte sociopolitique italien marqué par la censure du régime fasciste et le familialisme prôné par le régime de Mussolini. À travers son message, Moravia trahit en quelque sorte les attentes de ses lecteurs en critiquant le modèle de famille italienne. En réalité, son intention est différente car sa stratégie consiste à manipuler les lecteurs en leur présentant la famille chinoise comme un modèle à suivre afin qu'ils changent leur vision de la famille italienne comme le veut Mussolini.

Comme déjà mentionné, Moravia voyage en Chine en 1937 comme envoyé spécial de la *Gazzetta del popolo*, un journal profasciste et l'un des piliers fondamentaux de la politique fasciste de Mussolini était l'importance donnée à la famille et l'enfant. Il convient de rappeler que dans son célèbre *Discorso dell'Ascensione* prononcé devant la Chambre des députés le 26 mai 1927, Mussolini, le *Duce*, faisait savoir que l'état de santé de la population italienne n'était pas satisfaisant car il avait relégué le rôle de la famille à l'arrière-plan des préoccupations de son régime. Pour résoudre le problème, il lança officiellement une bataille démographique avec des mesures visant d'abord à limiter le célibat et le mariage tardif, à punir l'utilisation des contraceptifs et l'interruption de grossesse, puis à promouvoir et encourager le mariage, les naissances et les familles nombreuses. Ainsi, en 1935, Alfredo Rocco, homme politique et juriste italien qui participa à la révision du Code pénal et du Code de procédure pénale, affirmait que le mariage n'était pas une institution créée au bénéfice des époux mais un acte de dévouement et de sacrifice des individus dans l'intérêt de la société dont la famille est le noyau fondamental (Foro, 2006, p. 141). Concernant le familialisme italien, Pier Giorgio Solinas (1992, p. 3) notait au début des années 1990, « pendant des décennies les anthropologues ont davantage "anthropologisé" la famille méridionale et n'ont accordé qu'une attention moindre aux formes de famille polynucléaire encore vivantes à l'époque dans les campagnes de l'Ombrie, de la

1937, Carlo Rosselli et son frère Nello furent assassinés à Bagnoles-de-l'Orne en France par des sicaires français aux ordres du régime fasciste.

Toscane, de la Vénétie, de l'Émilie »²³, caractérisées par l'existence de familles élargies et rigidement hiérarchisées²⁴.

Au terme de notre étude, nous pouvons noter qu'afin de restituer le plus fidèlement et le plus exactement possible l'espace parcouru, son itinéraire réel, les lieux visités, les paysages découverts, les us et les coutumes chinoises dans les articles de voyage, Moravia fait usage d'un parcours discursif balisé par des séquences descriptives marquées par la richesse des détails, des observations approfondies menées avec une élégance narrative et toujours accompagnées d'une interprétation rationnelle et plausible. Il a également recours à certaines stratégies telles que la citation, mais surtout la comparaison afin d'associer ou d'opposer des lieux, des modes de vie, de comparer l'inconnu oriental au connu occidental, ce que Frank Lestringant (1997, p. 10) appelle « mappemonde en palimpseste ». Sa perception de la Chine est fluctuante, ambiguë, complexe, contradictoire et parfois limitée au regard des différentes stratégies narratives et discursives que nous avons identifiées dans le récit de voyage.

Conclusion

Le but de notre travail a été de déceler les images qui découlent de la représentation de la Chine telle que présentée par Alberto Moravia dans ses récits de voyage en terres chinoises en 1937. De ce fait, nous avons concentré notre analyse sur les différentes raisons du voyage en Chine, la représentation de l'espace chinois et le regard sociopolitique.

Avec un esprit libre, son périple en Chine est vécu d'une part comme la fuite d'un système fasciste opprimant à la recherche de liberté, et d'autre part comme un moment de découverte de l'altérité orientale dans ses différents aspects comme il l'a souligné durant son escale à Bombay en Inde, de construction de sa propre

²³ «per decenni gli antropologi hanno "antropologizzato" molto di più la famiglia meridionale ed hanno dedicato un'attenzione assai minore alle forme di famiglia polinucleare allora ancora vive nelle campagne dell'Umbria, de la Toscana, del Veneto, dell'Emilia».

²⁴ Voir l'article important de Mirizzi, Ferdinando. «*L'image de la famille italienne dans la littérature socio-anthropologique anglo-américaine et européenne (1950-1970)*», *Ethnologie française*, vol. 162, no. 2, 2016, pp. 229-240.

identité au contact de l'*autre* et de déconstruction des stéréotypes et préjugés sur la Chine.

Eu égard à la grandeur de la Chine, Moravia livre à ses lecteurs, les différentes étapes de son voyage, la description des différentes villes visitées, parle des us et coutumes chinoises et jette un regard critique sur la situation sociopolitique d'un pays objet des appétits expansionnistes des puissances étrangères et en proie à une misère ambiante. L'écrivain voyageur Moravia tente à travers son récit, de transmettre au lecteur le référent réel qu'est la Chine, cependant il ne peut en communiquer qu'une représentation parmi tant d'autres en ayant recours à des descriptions détaillées et approfondies, des stratégies de manipulation, l'opposition entre les villes chinoises et surtout la comparaison entre le connu (Europe) et l'inconnu (Chine). Ce qui enrichit son texte d'éléments transculturels et interculturels et confère également une valeur didactique au voyage.

Bien qu'étant un espace *autre* situé aux antipodes de l'Europe, l'inconnu chinois dans lequel Moravia promène son lecteur n'est cependant pas l'opposé de l'Occident. Dans sa représentation de la Chine, le voyageur-écrivain évoque une proximité entre le monde chinois et le monde occidental en décelant des similarités profondes entre les deux sociétés dont la différence est simplement un décalage temporel. Son parcours dans l'espace chinois lui permet de remonter le temps et de vivre le passé historique de l'Europe et d'en être nostalgique. Le monde chinois constitue un miroir dans lequel se reflète une certaine réalité familière au voyageur et aux destinataires de ses récits de voyage. Le discours de Moravia sur l'altérité chinoise apparaît donc spéculaire, ambigu et complexe car il présente des images de la Chine et à travers celles-ci, il donne également à voir une image de l'Occident — la civilisation industrielle et le colonialisme — et une image de son pays l'Italie (fascisme et familialisme italien)

En effet, à travers sa relation avec l'exotisme chinois, nous avons pu déceler une particularité du regard ambigu et complexe de Moravia qui oscille entre antifascisme, eurocentrisme, nationalisme et quelquefois en déphasage avec l'horizon d'attente de ses lecteurs. Au demeurant, son voyage en Chine en 1937, bien que conditionné par des motifs divers — le fascisme, l'ennui, le travail journalistique et les problèmes économiques — marque le début de sa découverte du « Tiers-Monde » et son ouverture à l'*autre* comme le démontrent ses différents voyages successifs au

Moyen-Orient (1953), au Japon (1957), à Tahiti (1964), en Inde (1962), Chine (1968 et 1986) et en Afrique (1972, 1981, 1987 et 1990). Les motivations au voyage, la représentation de l'espace et de l'altérité, ainsi que les structures narratives et discursives feront l'objet d'une étude plus large et approfondie dans le cadre de nos travaux de recherche doctorale sur l'ensemble des récits de voyage moraviens en Afrique, Asie, Amérique, Europe et Océanie.

Bibliographie

- Baron-Cohen, S. (1991). Precursors to a theory of mind: Understanding attention in others. In A. Whiten (éd.), *Natural theories of mind: evolution, development, and simulation of everyday mindreading* (pp. 233-251). Oxford, UK, Cambridge, Massachusetts: B. Blackwell.
- Basilone, L. (2019). Italian travel narratives on twentieth century China: Alterity, distance and self-identification, dans B. Meenakshi (dir.) and G. Madhu (dir.), *Representing the Exotic and the Familiar: Politics and perception in literature* (pp. 79-93). Amsterdam: Benjamins.
- Benvenuti, G. (2008). *Il viaggiatore come autore. L'India nella letteratura italiana del Novecento*. Bologna: Il Mulino.
- Casini, S. Moravia e il fascismo. A proposito di alcune lettere a Mussolini e a Ciano, dans « Studi Italiani », nn. 38-39, a. XIX, fasc. 2, luglio-dicembre 2007 - a. XX, fasc. 1, gennaio-giugno 2008, pp. 189-240.
- Corder, S. P. (1981). *Error Analysis and Interlanguage*. Oxford: OxfordUniversity Press.
- Del Bocca, A. (2005). *Italiani, brava gente?* Vicenza: Neri Pozza.
- Doiron, N. (1984). De l'épreuve de l'espace au lieu du texte. Le récit de voyage comme genre, dans B. Beugnot (dir.), *Voyages. Récits et imaginaire* (pp. 15-31). Paris-Tübingen-Seattle : Papers on French Seventeenth Century Literature.
- Focardi, F. (2013). *Il cattivo tedesco e il bravo italiano. La rimozione delle colpe della Seconda guerra mondiale*, Roma-Bari: Laterza.
- Foro, P. (2006). *L'Italie fasciste*, Paris : Armand Colin.
- Franzinelli, M. (2007). *Il delitto Rosselli. 9 giugno 1937, anatomia di un omicidio politico*, Milano: Mondadori.
- Lestringant, F. (1997). L'exotisme en France à la Renaissance de Rabelais à Léry, dans Courcelles, Dominique de (dir.), *Littérature et exotisme, XVI^e — XVIII^e siècle* (pp. 5-16). Paris : Ecole des chartes.
- Lew, R. (1997). *L'intellectuel, L'état et la Révolution : Essais sur le Communisme Chinois et le Socialisme réel*. Paris : L'Harmattan.

- Ma Mung, E. (2000). *La diaspora chinoise : géographie d'une migration*. Paris : Ophrys.
- Maraini, D. (2012). *Il bambino Alberto*, Milano: Ed. digitale BUR.
- Markel, N. (2009). *The Five Vital Signs of Conversation : Address, Self-Disclosure, Eye-Contact and Touch*. Berkeley Insights in Linguistics and Semiotics. New York : Peter Lang.
- Meynier, G. (2008). *Mémoires italiennes de la colonisation : À propos de : Italiani, brava gente ? d'Angelo Del Boca*. Esprit (1940 —), n° 341 (1), pp. 36-51.
- Mirizzi, F. (2016). *L'image de la famille italienne dans la littérature socio-anthropologique anglo-américaine et européenne (1950-1970)*. Ethnologie française (vol. 162, n° 2, pp. 229-240).
- Moravia, A. (1961). *La noia*, Milano: Bompiani.
- Moravia, A et Elkann, A. (1992). *Vita di Moravia*. Paris : Christian Bourgeois.
- Moravia, A. (1994). *Viaggi. Articoli 1930-1990*. Milano : Bompiani.
- Moussa, S. (2001). Usages de la fiction dans le récit de voyage : l'épisode de la mer Morte chez Lamartine, dans P. Antoine (dir.) et M. Gomez-Géraud (dir.), *Roman et récits de voyage* (pp. 45-54). Paris : PUP-Sorbonne.
- Pasolini, P. P. (2003). *Poesia in forma di rosa*. In *Tutte le poesie* (vol. I, p. 1099). Milano : Mondadori.
- Santarone, D. (2007). La mediazione letteraria in prospettiva interculturale: la rappresentazione della Cina in Alberto Moravia, Franco Fortini e Alberto Arbasino, dans Massimiliano Fiorucci (dir.), *Incontri. Spazi e luoghi della mediazione interculturale* (pp. 29-57). Roma : Armando.
- Schulz von Thun, F. (2005). *Parlare insieme*. Milano, TEA pratica.
- Siciliano, E. (1994). *Introduzione*, in A. Moravia, *Viaggi. Articoli 1930-1990* (pp. VII-XI). Milano : Bompiani.
- Solinas, P. G. (1992). «Presentazione», La Ricerca Folklorica, 25 (numero dedicato alla prima parte di «Forme di famiglia. Ricerche per un Atlante italiano», pp. 3-5.
- Tornitore, T. (1994). Postfazione, dans Enzo Siciliano (dir.) et A. Moravia, *Viaggi. Articoli 1930-1990* (pp. 1797-1824).. Milano : Bompiani.
- Zunshine, L. (2006). *Why we read fiction : theory of mind and the novel*. Columbus: Ohio State University Press.